Chayma Dellagi

Le « Sabir » entre deux siècles : dénigrement et réhabilitation

Résumé: Si, communément, Sabir et Lingua franca sont employés indifféremment pour désigner cette langue méditerranéenne par excellence dont les origines remontent au moins à l'époque corsaire, la colonisation française de l'Afrique du Nord, avec la reconfiguration linguistique qu'elle implique, a transformé l'usage de cette langue hybride. Désormais exclusivement nommée Sabir, elle est une version abâtardie de la Lingua franca, devenue langue de subalternes. S'il est aisé de voir comment une certaine représentation de cette langue, comme langue pauvre et comme apanage des indigènes non instruits, peut être mise au service d'une représentation négative du colonisé, il est moins évident d'imaginer un traitement du Sabir valorisant pour celui-ci. Pourtant, une transformation s'opère au sein de la littérature tunisienne des années 1930 qui se saisit du Sabir comme d'un motif esthétique, voire politique, incontournable dans la réhabilitation de la société coloniale.

Mots clés: Sabir, Tunisie, littérature coloniale, folklore, peuple neuf, stratégie littéraire.

Jusqu'au XIX^e siècle, la Lingua franca, érigée comme exemple absolu des langues véhiculaires, tenait lieu de langue méditerranéenne par excellence. Langue des deux rives et des entre-deux-rives, langue des uns et des autres, mais aussi, et surtout, langue de personne, « no man's langue » (Dakhliya 2008, 10), la Lingua franca a incarné un spécimen linguistique rare, à l'écart des langues de civilisation. N'étant pas une langue nationale, circonscrite par un territoire, ou caractéristique d'un peuple en particulier, n'étant pas inscrite dans une tradition spécifique, elle déborde le cadre de définition traditionnel d'une langue, de même qu'elle transcende les appartenances de groupe ou de classe, et la « détermination identitaire » (Dakhliya 2008, 15). Langue de galériens, de pirates, d'esclaves, mais aussi de diplomates et de commerçants, c'est une langue de tous, qui rend caduc le recours au truchements et aux traducteurs puisqu'elle est la langue de la traduction simultanée des altérités. Langue de la mer, elle en a les qualités : poreuse, variable, liquide, elle crée l'espace permettant aux uns et aux autres de transcender leurs identités unes et indivisibles, leurs appartenances figées. L'arrivée du nouveau siècle colonial en marque la fin ; autres temps, autres mœurs, les langues intermédiaires disparaissent, au profit des langues nationales, porteuses de projets spécifiques, et luttant pour le pouvoir : en Afrique du Nord, le français

devient le cheval de bataille d'un impérialisme conquérant et l'arabe s'érigera, progressivement, face à lui comme instrument de résistance et de libération nationale. Pourtant, Lingua franca et Sabir ont existé et témoignent non seulement d'une autre époque avec sa propre configuration politique, mais surtout d'un phénomène linguistique *sui generis*. Langue du seuil, langue de la rencontre (paisible ou violente, cf. Dakhliya 2008, 13), langue de tous, de chacun et de personne, Lingua franca et Sabir ont cette définition, qui leur est exclusive, en partage. Le Sabir, forme transitoire entre la Lingua franca de l'époque barbaresque et sa disparition, en aurait été à la fois la continuation et une forme nouvelle attestant que langue a dû se faire à la colonisation et à ce que celle-ci apporta de changements politiques et linguistiques à l'aube du XX^e siècle.

1 L'autre langue de Molière

À l'origine du Sabir, il y a une histoire d'altérités et de représentation de l'autre. Et comme le Sabir est une langue, sa représentation, liée à celle de l'autre, ne déroge pas aux vicissitudes de l'Histoire. S'il est vrai que le Sabir a eu pour ancêtre la Lingua franca, alors il convient d'aller voir, d'abord, du côté de celle-ci, l'usage qui en était fait et comment elle était représentée. Jocelyne Dakhliya dit de l'histoire de la Lingua franca qu'elle permet, entre autres choses « de concevoir une approche différente de l'altérité, qui par le biais du divers donne une vision plus complexe de l'autre volontiers représenté par le biais du miroir inversé et de l'idée de l'envers de soi » (Dakhliya 2008, 24–25). Il est toutefois quelque peu ironique de remarquer que l'occurrence littéraire de la Lingua franca la plus illustre pour nous aujourd'hui est celle tirée du *Bourgeois gentilhomme* de Molière, dans la scène où Monsieur Jourdain est fait grand mamamouchi par le mufti conduisant la cérémonie dans ce jargon semi-obscur :

Se ti sabir, Ti répondre ;
 Se non sabir, Tazir, tazir.
 Mi star Mufti : Ti qui star ti ?
 (Molière 1999 [1671], 199)

Il n'est certes pas étonnant que la comédie joue le jeu d'exagérer les symétries et de dessiner des portraits en contre-points, et, dans ce sens, « le Turc », figure de proue de l'altérité islamique, est fait par Molière à l'image de cet Orient rêvé et vu comme antinomique. Ainsi mise en scène, la langue franque devient celle de cet « envers de soi » par excellence que le Turc, tout en draperies, turban et voix de stentor, incarne. Pour écrire sa scène bouffonne et faire parler le mufti s'adressant à Monsieur Jour-

dain en langue franque, Molière aurait demandé l'aide du chevalier d'Arvieux, consul de France à Alger, diplomate et voyageur, ayant une connaissance sûre de cette langue. Si le portrait du Turc fait par Molière a inscrit durablement dans les esprits l'effet de miroir inversé qui semble se dresser entre le Turc et l'Européen, il n'est pas le seul à s'être fait l'écho de ces portraits en vis-à-vis ; c'est à un ambassadeur turc contemporain de Louis XIV que l'on doit la contre-turquerie suivante :

Les Francs ne ressemblent pas plus aux Turcs que la nuit ne ressemble au jour. Quand nous entrons dans un appartement, nous ôtons nos chaussures et gardons la tête couverte. Les Francs, eux, gardent leurs souliers et enlèvent leurs chapeaux. Nous laissons croître notre barbe et rasons nos cheveux. Ils laissent croître leurs cheveux et rasent leurs barbes. Nous écrivons de droite à gauche, ils écrivent de gauche à droite. Nous mettons les tapis sous les tables, ils les mettent dessus ... Bref, mettez un Turc la tête en bas, les pieds en l'air, vous aurez un Franc. (Rivet 2002, 26)

Cet usage moliéresque de la *Lingua franca* révèle finement l'ambiguïté qui la fonde, à savoir d'une part, à la manière de la cérémonie hypnotique du mufti, le pouvoir de fascination qu'elle exerce, mais aussi, d'autre part, un usage assumé de la langue comme ressort du comique. De plus, malgré tout ce que ce morceau de littérature comprend d'artifice exotisant, il demeure intéressant de noter la position ambivalente de la langue franque pour le public français, à mi-chemin entre une langue étrangère et un latin proche. Compréhensible, mais comprenant la quantité nécessaire d'éléments exogènes pour semer le trouble, la *Lingua franca* apporte, dans un subtil dosage, ce qu'il faut d'étrange et de familier, d'inquiétant et de risible. Ainsi est fait le portrait d'une langue ambiguë de par son appartenance et ses sonorités.

Le mot « sabir », figurant parmi les premiers mots prononcés par le mufti, et voulant dire « savoir », est l'un des poinçons de cette langue, à tel point qu'il servira lui-même à la désigner plus tard, lorsque, sous la colonisation, elle sera transformée par l'usage. Dans le rapport à l'altérité qui est traduit par la langue franque, dans l'ambivalence de son usage et de ses effets, se trouvent en germe les tensions internes au Sabir – langue de l'autre ? langue de soi ? langue d'un autre risible ou redoutable ? Il est difficile de trouver dans la littérature la première occurrence en langue sabir, d'autant plus que la transition s'est faite discrètement dans le passage de la langue franque au sabir de l'époque coloniale. Cela dit, parmi les documents les plus précieux, et aujourd'hui encore accessible, figure l'important et emblématique *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque*¹

1 Le *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque* est un dictionnaire remis aux officiers français en 1830 lors de la prise d'Alger, et qui se veut comme un guide de langue pratique.

auquel Guido Cifoletti, éminent spécialiste de Lingua franca, consacre une bonne partie de son étude (Cifoletti 2004). Ce dictionnaire propose, lui aussi, au moins par les dialogues qu'il présente en fin d'ouvrage, des sortes de mises en scènes. Pour notre propos, cet ouvrage est d'autant plus important qu'il sert de point de départ, parce qu'il paraît à un moment charnière de l'histoire. Guido Cifoletti en fait le dernier témoignage de langue franque : paru en 1830, date du début de la colonisation française de l'Algérie, cet ouvrage marque en effet le début d'une nouvelle période dans l'histoire de cette langue et le passage de la Lingua franca au Sabir.

2 Le Sabir entre deux siècles

De façon générale, le Sabir évoque une langue faite de bric et de broc. En linguistique, le sabir² est un « pidgin », ou plutôt un « pseudo-pidgin », c'est-à-dire un langage issu de la volonté de parler une nouvelle langue sans bénéficier des moyens de le maîtriser, le résultat étant un parler incorrect (par rapport à la norme), composite, mêlant les deux langues (langue source et langue cible) et brisant la syntaxe en la simplifiant excessivement. Il sert à désigner une forme de langue intermédiaire mais plus bancale et plus inesthétique qu'un pidgin plus abouti, telle la Lingua franca. Le terme « sabir » est à l'image de l'altération qui le constitue, puisqu'il est issu du terme « saber », savoir, présent dans plusieurs langues latines (portugais, castillan, catalan et occitan). Avant de devenir un terme générique, le Sabir servait à désigner une réalité historique spécifique : c'est le parler des indigènes à l'époque coloniale, c'est-à-dire des autochtones dont la langue maternelle n'est pas le français (mais l'arabe, le judéo-arabe ou le berbère) et qui l'adoptent tout en l'accommodant, en l'agrémentant à leur façon. Ainsi, si la Lingua franca était parlée par tous – les Européens comme les Arabes, *grosso modo* –, le Sabir sera mis (quasi) exclusivement dans la bouche des indigènes. C'est un français mâtiné d'arabe, un français « cassé » (en oppo-

Il a pour titre complet : *Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire de mots arabes les plus usuels ; à l'usage des français en Afrique.*

2 Nous emploierons la majuscule pour parler du Sabir en tant que la langue mixte de la période coloniale en Afrique du Nord et qui est l'objet du présent article, de même que pour la Lingua franca, qui prendra la majuscule pour se référer à la véritable Lingua franca historique. Les termes avec la minuscule seront ainsi réservés pour les emplois génériques, linguistiques, ou particuliers, tels qu'ils seront spécifiés dans le texte.

sition au « français pur »), à rapprocher à plusieurs égards de son corollaire, le « petit nègre » décrit par Maurice Delafosse comme « une simplification naturelle et rationnelle de notre langue si compliquée » (Delafosse 1904, 263). Cependant, cette agrémentation est moins lexicale que phonétique, c'est-à-dire que le Sabir n'est rien d'autre que le français tel qu'il est parlé par les Arabes : mal, et avec un accent fort et une prononciation déformée. Le contexte de la domination française transforme la Lingua franca en un langage moins mêlé, à dominante française, et surtout introduit une teinte de mépris envers ce Sabir qui, de langue mixte, devient la marque de l'ignorance des indigènes. Contrairement à la Lingua franca, le Sabir n'est plus alors défini que comme langage de l'autre, et non plus comme langage commun.

ignoble idiome ...

Au tournant du XIX^e siècle, marqué par l'émergence des colonies, le terme de langue franque disparaît progressivement au profit de celui de Sabir, qui devient le terme en usage pour désigner cette langue pouvant servir à la communication entre les Français et la population indigène, ainsi que les autres minorités locales. Le titre donné au dictionnaire susmentionné indique déjà le changement de statut, il est dictionnaire de « langue franque ou *petit mauresque* », tandis que le langage en question, qu'il se propose d'expliquer, est glosé de la sorte : « Cet idiome, qui ne sert guère qu'aux usages familiers de la vie, et aux rapports commerciaux les moins compliqués, n'a ni orthographe, ni règles grammaticales bien établies. [...] Rien n'est moins varié que les tournures de phrases qui servent à l'usage de cette langue. » (Anonyme 1830, 2). Or, dans ce dictionnaire, la langue en question est encore la Lingua franca, et elle est censée servir aux colons français. C'est progressivement que le français s'impose comme nouvelle langue commune, prenant la place de la langue franque, et il revient alors aux Arabes et aux indigènes de l'apprendre. Il fut rarement question pour les Français d'apprendre l'arabe ; c'était la tâche de quelques linguistes et orientalistes passionnés, qui contribuèrent dans leurs travaux à établir une vision savante de la langue, allant à l'encontre de tout ce que la Lingua franca représente, comme langue hybride et de basse extraction, qui n'est pas une langue de civilisation, mais plutôt des vicissitudes de l'histoire (et quelle histoire ! celle des barbaresques...). Le Sabir naît donc là, de la disparition progressive d'une Lingua franca que les Français devaient apprendre pour « s'acclimater », à sa supplantation par un français que les autochtones se devaient d'assimiler et qu'ils parlèrent mal.

Dans la littérature française du XIX^e siècle, il est fait mention du Sabir comme d'une langue crue, basse, cohérente avec l'image de sauvage qui est donnée de ses

locuteurs³. Le Sabir est vu et rendu comme un mal-parler, une langue corrompue, c'est à dire le langage de ceux qui non seulement essayent de parler français, mais restent en deçà à la fois de la langue et de la position sociale et politique qu'elle octroie. Le contexte colonial, autant que l'émergence des mouvements nationalistes enfantés par le siècle, a fort à voir avec la transformation de la langue en un enjeu de domination.

... ou sujet truculent ?

Au Maghreb, où il est employé, plus précisément et surtout en Algérie et en Tunisie au XX^e siècle, le Sabir rappelle avant tout la complexité du lien colonial et la diversité des acteurs qu'il implique et qui ne sont pas seulement des Français, d'un côté, et des Arabes, de l'autre. L'histoire coloniale (et précoloniale) en Tunisie et dans les pays du Maghreb est celle de vagues d'immigrations successives, et d'une forte présence italienne. Le Sabir, langue issue de la rencontre de communautés linguistiques diverses, renvoie donc plutôt à une réalité linguistique polyphonique. Réalité dont la littérature de l'époque se fera tour à tour témoin et chantre, donnant acte de la forte impression produite par ce langage sur tous les esprits contemporains, mise à profit par des auteurs en quête de motifs pittoresques. En témoignent les grands noms du « pataouète » (sorte de sabir franco-algérien) du côté algérien, comme Musette avec son illustrissime *Cagayous*⁴ ou Paul Achard avec ses *Salaouêches* (1941). Du côté tunisien, le sabir sera consacré par Kaddour Ben Nitram et ses fameux *Sabirs* (1931), recueil d'historiettes et de saynètes écrites en « sabirs » au pluriel, c'est-à-dire dans les différents sabirs urbains de la capitale que Kaddour identifie : le parler juif, le parlais sicilien, le parler bônois ... Le babélisme du Tunis colonial est haut en couleur, propice à une esthétique folkloriste. Il sera hautement mis à profit par une littérature faisant profession de renouveler le champ, une littérature qui veut poser ses marques et définir ses propres codes, telle qu'annoncé dans le programme de la Société des Écrivains de l'Afrique du Nord (S.E.A.N.)⁵. La littérature « en » et « sur » le Sabir rentre parfaitement dans le cadre de cette littérature qui cherche un sang neuf.

³ Pour les exemples, on renverra à Dellagi (2017).

⁴ *Cagayous*, série publiée entre 1896 et 1920, qui a connu plusieurs recueils et rééditions par la suite.

⁵ Pour un développement plus élaboré de ce point, on se permettra de renvoyer ici aussi à Dellagi (2017).

3 Humour

La littérature en Sabir, et à ce stade nous nous appuyons davantage sur le corpus tunisien, obéit à des codes spécifiques. Volontiers humoristique, comme en attestent les nombreux exemples de parodies des grands textes de la littérature française, comme les poèmes de Hugo ou les fables de la Fontaine, elle est majoritairement théâtrale, et privilégie la mise en scène. Comme l'histoire du Sabir est intimement liée à celle de l'immigration et concerne la présence de communautés culturelles variées, la littérature en Sabir jouera de ces diverses appartenances ethniques, linguistiques pour créer des types sociaux (le Sicilien, le Corse, le Maltais, l'Arabe ..., chacun avec ses attributs) convertibles en types littéraires (le fourbe, le religieux, l'avare ...). La répartition de rôles et la création d'archétypes dans des scènes aux accents de *commedia dell'arte* deviennent totalement spécifiques aux saynètes du genre. Il est possible de relever chez Kaddour Ben Nitram une typologie socio-ethnique, qui était dans une certaine mesure avérée à l'époque. Se dessine une répartition des mœurs, des métiers, et des caractères, en fonction de l'appartenance communautaire, que la littérature en Sabir fera jouer à plein et qui contribuera à en canoniser le genre. Les scènes font défiler du beau monde qui semble vivre ensemble dans un désordre linguistique nécessairement propice au quiproquo, classique ressort du comique. L'une des scènes les plus célèbres reste celle du marchand de poisson arabe en train de négocier le prix de ses truites avec deux Siciliennes confondant *bakla* (« insolation » en tunisien), l'insulte qu'échauffé, il finit par leur jeter à la tête, et *baccala* (it. *baccalà* « morue »). Persuadées qu'il veut les tromper en leur faisant croire que ses malheureuses truites sont en fait des morues, elles n'en deviennent que plus entêtées et le marchandage s'éternise jusqu'à les exaspérer tous. Cet humour, bon enfant, de l'imbroglio le plus commun, ne manque pas de tomber par moments, cependant, dans la caricature la plus raciste. En effet, si un écrivain tel que Kaddour Ben Nitram prône volontiers une forme de polyphonie heureuse, sans doute est-il aussi le premier à la décrédibiliser lorsqu'il cède à la moquerie ou à la simplification outrancière de personnages que l'archétypisation essentialise.

Cela dit, ce qui rend le plus compte de la théâtralité de ces textes, plus encore que les situations comiques qu'elles dépeignent, c'est bien entendu, et de façon tangible (audible en l'occurrence), la langue, la parole échangée, comique en soi. La dimension dialoguée de ces textes et leur condition orale, qui tient à l'accent, aux tics langagiers, mais aussi aux gestes, en fait de véritables sketches appelant à être lus à voix haute et interprétés. C'est ainsi que, du côté algérien cette fois-ci, et les textes se répondent bien, Camus dira en préface des *Fables bônoises* d'Edmond Brua :

À ce peuple neuf dont personne encore n'a tenté la psychologie (sinon peut-être Montherlant dans ses « Images d'Alger ») il faut une langue neuve et une littérature neuve. Il a forgé la première pour son usage personnel. Il attend qu'on lui donne la seconde. Et s'il me paraît que ces fables dépassent la limite du pittoresque et du folklore, c'est qu'à tout prendre elles restituent une des plus vieilles et des plus jeunes traditions de la poésie populaire : celle grâce à quoi la poésie était chose qu'on récitait et qui courait parmi le peuple qui l'avait inspirée. Les « Fables bônoises », de même, sont moins faites pour être lues que pour être dites. Et c'est le sort qu'il faut leur souhaiter. (Brua 1972 [1938], 8)

4 Langage neuf

Ces éléments, les types littéraires, la tonalité humoristique des textes, ne définissent que les codes de ce corpus ou de ce genre de texte, et n'en représentent qu'un aspect pouvant paraître quelque peu superficiel au côté du message politique qu'ils comportent. La portée politique de ces textes n'est pas à négliger, puisqu'ils s'inscrivent dans une histoire de valorisation de la littérature coloniale d'Afrique du Nord, et avec elle de la colonie, face à une Métropole qui est souvent dédaigneuse à l'égard de la littérature coloniale. Il est donc question de trouver des sujets nouveaux, typiques, qui permettront à la fois à cette littérature de l'Afrique du Nord d'exister, mais aussi de la justifier en la rendant originale, et donc nécessaire et méritant reconnaissance au sein du champ littéraire en français. De plus, l'intronisation littéraire du Sabir joue, par effet de retour, à légitimer davantage, d'abord, l'existence de ce peuple bariolé qui est mis en scène, et, du même coup, le fait colonial qui en fut à l'origine. Le cosmopolitisme est ici utilisé pour mieux refléter la jeunesse de ces villes coloniales et vise à en donner l'image d'une Babel heureuse où bouillonne le « sang des races⁶ », pour employer la formule de l'époque et un imaginaire persistant depuis Louis Bertrand (Bertrand [1899]) jusqu'à Gabriel Audisio (Audisio 1935). La réhabilitation du Sabir dans la littérature obéit donc à une ambition plus large qui prétend justifier l'entreprise coloniale en proposant une image extrêmement positive de sa population : dynamique, jeune, et où la diversité relève la gageure de la bonne entente. La conduite de cette réhabilitation se fait selon deux modalités : la pre-

⁶ Selon le titre du célèbre roman de Bertrand qui fut l'un des premiers écrits célébrant ce fameux peuple neuf traduisant l'orgueil d'appartenir à une Algérie aux appartenances multiples : « Il y avait là des hommes de toutes les nations ! » (Bertrand [1899], 8). La même expression est reprise une génération plus tard par un Audisio tout aussi enthousiaste : « Nous voici franchement plongés dans le chaudron où mijote "le sang des races", avec une sauce assez piquante en vérité. » (Audisio 1935, 12).

mière se basant sur la reconnaissance linguistique du Sabir, la deuxième, quant à elle, concerne le positionnement de la littérature coloniale à l'égard de la grande littérature française de la Métropole, rendant donc visible et mettant en valeur le rôle que joue la littérature en Sabir dans l'ensemble plus large de la littérature nord-africaine. Autrement dit, il s'agit d'abord de la réhabilitation du statut linguistique du Sabir, puis de la réhabilitation de son statut littéraire.

5 Objectiver la langue

L'entreprise littéraire qui consiste en premier lieu, dans le cas du Sabir, à le faire passer de l'oral à l'écrit signe, avec ce passage, une fixation du langage. Ainsi, la langue parlée par chaque personnage, notamment dans l'œuvre de Kaddour Ben Nitram, devient langue à part entière. C'est ce que Paul Siblot nomme « une entreprise délibérée de normalisation et d'objectivation dans l'écrit d'idiolectes » (Siblot 1987, 71). L'accession du Sabir à la dignité linguistique, sa reconnaissance enfin, lui est conférée par l'écriture. En effet, le passage à l'écrit permet une stabilisation du langage et constitue donc un geste conventionnaliste. Pourtant, si le Sabir assume pleinement sa vocation illustrative – « le rôle du système linguistique ainsi élaboré, aux plans phonétique, syntaxique et lexical, est d'afficher "l'âme du peuple" » (Siblot 1987, 71) – sa fonction ne se limite pas à la fonction projective qui consiste à représenter un groupe ; en effet, il faudrait encore que le groupe se reconnaisse dans la langue qui lui est prêtée. En cela le sabir doit pouvoir être une langue qui émane de chacun, qui représente chacun, qui incorpore toutes les contributions, mais qui revient à tous, qui crée le groupe, qui assure une cohésion collective. Créer une langue dans le but de faire groupe requiert donc nécessairement du groupe qu'il s'y reconnaisse : « C'est à l'opérativité de cette *interpella-tion* identitaire que [les sabirs] doivent largement leur popularité. Le public de la colonie se *reconnaît* dans ses attitudes, ses propos, sa langue ; dans sa culture qui emprunte au carnavalesque [...] » (Siblot 1987, 71) [c'est nous qui soulignons].

6 Légimité littéraire

Réalisme « manifik »

Quant à la légitimité littéraire du Sabir, elle lui est conférée par son irréductible réalisme. Pour donner à voir, et en l'occurrence à entendre, la vie grouillante dans

la capitale coloniale et faire vibrer au mieux le portrait qui en est fait, quel outil semble plus approprié que le Sabir, qui à lui seul chante dans toutes les langues et fait résonner tous les accents ? L'écriture de l'oralité conditionne un genre, elle est à la base de toute une production littéraire de l'époque qui a cherché à créer à partir du matériau quotidien : cette littérature du Sabir est d'abord, et avant tout, celle de la petite scène de rue, d'une course chez le marchand de *ftayer* ... Ce langage joue un rôle plus efficace que de longues descriptions et dit, à lui seul, toute cette atmosphère méditerranéenne vivante à laquelle ces écrivains, depuis les algérianistes de la fin du siècle jusqu'à ceux de la S.E.A.N. en Tunisie, en passant par l'École d'Alger, sont fortement attachés. Il est le matériau vivant par excellence, qui permet de rendre dans toute son actualité et avec le plus vif témoignage tout un *zeitgeist*. Dans ce sens, la première transformation à affecter le Sabir qui est un langage populaire servant à décrire le trivial, consiste précisément à rehausser au rang du littéraire, par le biais de l'écrit, ces réalités qui pourraient sembler on ne peut plus banales. Ce retour à la réalité la plus crue, et considérée la plus vivante, est animé par la volonté d'entretenir l'émerveillement face à un réel que l'on veut toujours surprenant. La recherche du détail piquant, des façons d'être les plus authentiques, trouve dans le Sabir l'exemple parfait pour donner à la littérature coloniale un cachet de vérité mais aussi une saveur poétique. Comme le disait très justement Camus à propos de l'œuvre de Brua en pataouète (cf. ci-dessus), les textes en Sabir sont faits pour être chantés, scandés, joués, mais certainement pas pour être lus, ou alors à voix haute seulement. Et pour cause, ils sont écrits dans une langue qui ne prend sens que phonétiquement, c'est-à-dire dont la raison d'être est davantage le parler que ce dont on parle. C'est cette injonction à l'oralité qui inscrit les textes en Sabir dans une double appartenance générique, rattachés ainsi à la fois au théâtre mais aussi au réalisme si cher au roman colonial, qui est le genre de cette littérature par excellence. L'oralité, qui peut être l'une des béquilles du réalisme, est une pratique somme toute assez courante dans la production littéraire de l'époque, ayant eu à cœur de donner à entendre ses spécificités tonales, ses vibrations spécifiques, et qui a largement puisé dans le vivier populaire. Dans ce sens, il semblait logique qu'une partie de cette littérature (Brua, Bacri, Muraciale, Sadnac, Ben Nitram ...) use du Sabir comme marque suprême de réalisme. Si quelqu'un comme Rabâa Abdelkéfi⁷ a souligné le rôle des descriptions réalistes chez certains auteurs comme un moyen de dénigrer les indigènes et leur orga-

7 Concernant la place du réalisme dans la littérature coloniale et son usage à des fins de stéréotypisation, les travaux de Rabâa Abdelkéfi consacrés aux écrivains de la S.E.A.N. sont éclairants. Mentionnons notamment sa conférence « La littérature Nord-africaine et les pièges de la construction identitaire », prononcée le 16 février 2006 à la Maison des Sciences de l'Homme

nisation sociale jugée défailante, il n'en reste pas moins que le Sabir constitue un exemple d'usage valorisant du réalisme, sublimant l'altérité sous toutes ses formes, et érigeant le mélange et l'abâtardi en valeurs suprêmes du réel.

Un « chèche » rouge au vieux dictionnaire ...

D'ailleurs, ce retour vers le réel, le vrai, ne s'exprime-t-il pas également et symptomatiquement à travers cette autre modalité littéraire qu'est la parodie, et qui consiste en quelque sorte à « encanailler » les monuments de la littérature française, dès lors qu'ils sont dits en Sabir ? Plus qu'un simple exercice de style consistant à traduire la littérature française dans le parler local, ou à couler le verbe classique dans un nouveau moule folklorique, il est question ici de geste littéraire. Oser revisiter sans trop de scrupules, et sans qu'ils l'aient demandé, les grands auteurs, les grands hommes des Belles Lettres françaises, est un acte de subversion qui consiste à démythifier les Anciens pour laisser place à de nouveaux Modernes, d'un autre genre, et sous de nouvelles latitudes. S'en prendre de la sorte, et, si régulièrement, à Hugo – « Après la bataille », qui devient « Après la bataille, racontée par Kaddour » (Kaddour 1931), « La conscience », qui devient « L'aïn Menzouz » (Kaddour 1931) – et à La Fontaine, c'est bel et bien toucher à ce que la littérature française conçoit comme ce qu'elle a de plus pur et de plus raffiné, autrement dit retoucher des intouchables. L'acte des écrivains coloniaux en général, et celui de Kaddour Ben Nitram en particulier, à travers le Sabir est double : il s'agit à la fois de faire descendre de son piédestal l'ancienne littérature, mais aussi et simultanément d'élever, voire de canoniser, à travers elle, la nouvelle littérature en Sabir. Edmond Brua et sa *Parodie du Cid* (1942) avaient remporté un tel pari, avec succès. La pièce de Corneille entièrement réécrite, en vers et en pataouète, a été propulsé au panthéon littéraire de l'époque ; véritable morceau de bravoure de la littérature coloniale, la pièce est l'une des rares à avoir réussi à « monter » jusqu'à Paris en 1968, où elle fut jouée plusieurs fois. Ainsi, la littérature coloniale a assumé pleinement un rôle de revivification du patrimoine, par le biais entre autres de la réinterprétation de la tradition, de même qu'un élargissement du répertoire français. Dans ce sens, le Sabir a joué un rôle dans la lutte pour la reconnaissance de la littérature coloniale, désireuse à la fois d'être admise au sein de la littérature française, mais aussi de s'en distancier, clamant pour elle-même une « indigénité » qui la rend autre.

de Montpellier dans le cadre de la rencontre intitulée « Catégorisations et stéréotypisations de l'altérité dans les discours coloniaux ».

Nos ancêtres les ... Romains ?

Parmi les stratégies de valorisation du Sabir également mues par l'idéologie figure le mythe de la romanité, si cher aux premiers colons, mais faisant résurgence ponctuellement, notamment à l'occasion des descriptions faites du Sabir. En effet, ce mélange de langues, quasiment en tous points semblable à l'un de ses vénérables « ancêtres » qu'est la koinè, n'est sans doute pas sans réveiller de vieux fantasmes de Méditerranée latine dont on voudrait que la colonie moderne soit l'épigone et l'émule. Ce leitmotiv de la romanité ancestrale de l'Afrique du Nord, et de la présence française comme continuation de l'œuvre de ces vénérables ancêtres, une certaine description du Sabir n'y déroge pas. Les textes qui décrivent et glosent le mieux le Sabir et son usage sont les préfaces et avant-propos. Ces textes constituent parfois de véritables condensés de la pensée littéraire coloniale, en affichent l'esprit, en revendiquent les codes, et constituent quasiment des manifestes. Ainsi, dans la préface des *Fables et contes en sabir* de Kaddour Mermet, écrite par son ami Georges Moussat, on retrouve un certain nombre d'arguments qui viennent soutenir l'importance du Sabir. Ces arguments font écho à ceux de Camus dans sa préface des *Fables bônoises* évoquée ci-dessus, reprenant quasiment les mêmes termes, et les mêmes idées : l'idée d'un « nous » cristallisant un peuple neuf et uni, le thème central de l'hybridité, de même que la nécessité de faire du Sabir un objet d'étude scientifique :

Faire l'éloge de cette littérature *mixte* n'est pas chose aisée ; on ne sait où elle commence, où elle finit ; c'est une personne *hybride* dont le sexe est incertain et qui a son droit d'entrée chez *nous autres*, Algériens, parce qu'elle nous fait rire et nous amuse, parce qu'elle étudie un côté curieux de nos idiomes, parce qu'elle reflète un coin de nos mœurs. [...] Il y aurait une curieuse *étude* à faire sur le sabir mais cette étude n'a pas sa place dans une préface. (Mermet 1994 [1916], 7) [c'est nous qui soulignons]

Cette dernière mention de l'intérêt scientifique du Sabir vient, en quelque sorte, racheter la réputation d'un objet qui peut facilement être vu comme une fantaisie, une drôlerie, sans plus, et s'attache à y donner de l'importance. Ainsi, toujours dans le sens de cette valorisation, le préfacier en arrive à imputer à cette langue curieuse, à travers un exercice rapide d'étymologie, des origines latines, cela pour mieux justifier encore son éminence et lui conférer une origine classique et aussi mythique : « Alors que nous disons “Dieu”, le sabir dit “Diou”, et se rapproche peut-être plus que nous de l'initiale Jove, le Jupiter des anciens, puisque Jov et Jou sont désignations adéquates. » (Mermet 1994 [1916], 7–8). Une telle rhétorique n'est pas seulement le fruit d'une stratégie visant à mieux intéresser les lecteurs, elle est révélatrice de la pensée véritable d'écrivains coloniaux qui fouillent sous l'arabité de la culture environnante les rémanences de la Rome antique et chré-

tienne avec laquelle ils souhaitent renouer. Cette autre lecture propose un autre Sabir, moins inclusif de l'altérité, mais renouant au contraire avec une origine plus purement européenne : le Sabir pourrait alors, aussi, être la pierre de touche de toutes ces langues mêlées qui, pourtant, ne demanderaient qu'à délivrer leur âme latine. Toutefois, si le mythe de la latinité romaine est souvent brandi par la littérature coloniale la plus idéologique, il reste qu'il ne fera plus partie du discours principal de la littérature coloniale d'Afrique du Nord telle qu'elle s'est construite après Louis Bertrand autour des algérienistes et des écrivains de la S.E.A.N. Leur argument n'est en effet plus de se prévaloir de ces origines illustres, mais plutôt de se revendiquer de l'abâtardi, d'être ces sang-mêlés que la Méditerranée a brassé sur des siècles puis enfanté sur ses rivages.

7 Conclusion

De la déconsidération dans laquelle il est tombé lorsque qu'il n'était plus qu'un français mal parlé, le Sabir trouve sa gloire dans les textes d'écrivains désireux de renouer avec une réalité locale, authentique, folklorique qu'il semble le plus à même de représenter. À cette Afrique du Nord qu'on voulait revigorer, le Sabir, l'un des éléments les plus pittoresques de la vie en colonie, s'est imposé comme langue neuve, est fut érigé en porte étendard d'une sorte de proto-mouvement pour la créolité, une revendication d'hybridité, à la mode coloniale. Peut-être le Sabir contenait-il en germe les éléments qui l'empêchaient de devenir un véritable créole, et peut-être, dans l'esprit des auteurs qui lui redonnèrent du lustre, était-ce seulement par jeu qu'on lui accordait soudain tant d'égards, mais, tel qu'il fut consacré par la littérature qui osa le mettre en mots, le Sabir a su être le représentant le plus abouti d'un métissage rêvé, à l'image du méditerranéisme en vogue dans la pensée de cette époque.

Bibliographie

- Anonyme. Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire de mots arabes les plus usuels ; à l'usage des français en Afrique. Marseille : Imprimerie Feissat et Demonchy, 1830.
- Audisio, Gabriel. *Jeunesse de la Méditerranée*. Paris : Gallimard, 1935.
- Ben Nitram, Kaddour. *Les Sabirs*. Tunis : Saliba, 1952 [1931].
- Bertrand, Louis. *Le Sang des races*. Paris : Arthème Fayard, s. d. [1899].
- Brua, Edmond. *Fables bônoises*. 3^e édition. Paris : Balland, 1972 [1938].
- Cifoletti, Guido. *La lingua franca barbaresca*. Rome : Il calamo, 2004.

- Dakhli, Jocelyne. *Lingua franca, histoire d'une langue métisse en Méditerranée*. Paris : Actes Sud, 2008.
- Dellagi, Chayma. « Le Sabir ou la négociation des frontières dans le Tunis colonial ». *Frontières et transferts culturels dans l'espace euro-méditerranéen*, Augustin Lefebvre et Judit Maar (dir.). Paris : L'Harmattan, 2017. 61–68.
- Kchir Bendana, Kmar. « Kaddour Ben Nitram et les sabirs, entre l'oral et l'écrit ». *Langues dépayssées, Diasporas 2* (2003) : 144–152.
- Mermet, Kaddour. *Fables et contes en sabir*. Nice : Jacques Gandini, 2000 [1916].
- Molière. *Le Bourgeois gentilhomme*. Paris : Gallimard, 1999 [1671].
- Rivet, Daniel. *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*. Paris : Hachette, 2002.
- Siblot, Paul. « “Cagayous antijuif” un discours colonial en proie à la racisation ». *Mots* 15 (1987) : 59–75.

Chayma Dellagi is a PhD student at Paul Valéry University in Montpellier and an alumna from ENS Paris. She graduated in French Literature and her current research deals with Tunisian colonial literature. Her main interest is hybrid languages and their literary uses. She has contributed to collective works concerning these issues both in Tunisia (*Ibla* n° 219–220, 2017), and France (*Frontières et transferts culturels dans l'espace euro-méditerranéen*, 2017; *Cahiers de la Méditerranée Moderne et Contemporaine*, 2017).